



GUILLAUME MARIE

Un matin je me suis réveillé avec en tête ces mots de *Tectonique des Halles*, comme il m'arrive quelquefois avec des bouts de phrases, souvent des titres, récoltés lors du voyage de mon esprit dans le sommeil et conservés intacts jusqu'au retour dans la vie de la veille. Je les transcris comme des trésors dont je n'ai pas encore l'usage, mais dont le tour saura venir. Ce qui ne se produit jamais ou presque ; il en est que je traîne depuis plus de vingt ans sans avoir encore réussi à les déplier assez pour en tirer quelque chose, même un vers convenable, et qui finiront sans doute un jour froissés dans la corbeille de mon ordinateur.

Mais ce titre-là, *La Tectonique des Halles*, m'est apparu avec une clarté particulière, dans la certitude qu'il était la pièce qui me manquait pour entamer le livre que je voulais écrire à partir de mon déménagement dans la capitale autour de la question, non pas du dépaysement mais, disons, d'une confrontation de mes vieilles représentations avec un Paris enfin vécu.

Dans ce livre j'aurais voulu faire part de la curiosité étonnée que je ressentais face au centre de la ville : le ventre de Paris. Son ventre remuant, à la fois trop propre et trop sale, trop laborieux et trop touristique, cette espèce de densité sans horizon qu'on trouve dans une assez petite zone dont le point central serait les Halles, et délimitée par quatre balises qui seraient au nord, par exemple, la place de Clichy et Belleville, au sud Concorde et Bastille. L'espace d'un village, mais surpeuplé. Cette zone me fascinait. Cet endroit si fréquenté, à toute heure, où tant de gens infiniment





LA TECTONIQUE DES HALLES

différents passent. Il aurait suffi de s'asseoir à la table d'un café, comme Georges Perec, et de consigner : une dame qui parle à son chien, un groupe de collégiens rieurs, un solitaire préoccupé, des filles voilées qui regardent leur téléphone portable, des flics, un groupe de touristes italiens, une famille en habits rose et bleu, un mendiant, deux hommes très chics à vélo.

La rue Saint-Denis aurait constitué l'un des axes du livre. Une voie de l'extrême centre de la ville qui paraît pourtant mener l'existence d'une périphérie ; pour être plus clair, qui présente les caractères du quartier de gare d'une ville de province, avec ses sex-shops et ses bars. De cette rue il y aurait eu à décrire cette façon si extravagante de mêler la misère et la violence au tourisme béat et un consumérisme pressé d'afterwork. Cette résistance de la prostitution à chaque seuil d'immeuble, tandis que les boutiques qui les entourent deviennent d'année en année plus bourgeoises.

J'aurais mis en exergue cet alexandrin d'Aragon, un peu obscur et cependant si juste, extrait du *Roman inachevé* :

le centre de la ville a l'air d'un mauvais film.

Je n'ai jamais écrit ce livre. Probablement était-il une chimère issue de mon rêve, à la clarté trompeuse, mêlée à mes naïvetés de néoparisien – je ne sais, au juste, ce que j'y aurais mis, ni d'ailleurs sous quelle forme. Ce qui me sautait aux yeux quand je me suis installé dans la ville (le monstre mouvant de la foule, la nervosité





GUILLAUME MARIE

du trafic, le frottement permanent entre une pauvreté extrême et une grande richesse, la survivance de vieilles boutiques étranges, les enclaves de calme et presque de campagne aux abords de certaines églises, la muséification de toutes choses, la vie abondante et indifférente au pied des symboles d'une mythologie figée par nos livres d'histoire) a fini par devenir le décor de mon quotidien. Je m'y suis habitué.

*



Avec le garçon de mon premier amour, qui était américain, nous jouions à l'aveugle en nous promenant vers les Halles. J'avais entre 17 et 18 ans, j'étais étudiant en première année de Lettres à l'université de Caen, lui en échange linguistique. Déjà, je prenais régulièrement le train pour aller passer la journée à Paris et quelquefois avec lui. Il avait 22 ans, il étudiait le français.



Nous jouions à l'aveugle : cela consistait, pour l'un, à fermer les yeux et à se reposer entièrement sur l'autre pour se diriger. Ainsi nous avançons dans le labyrinthe changeant et infini que constitue à Paris la masse mouvante des gens, et, nous semblait-il, protégés par elle, car tout paraissait possible dans cet anonymat, même d'être un couple de garçons ; nous avançons, moi l'aveugle, lui le voyant, et ma main droite sur son





LA TECTONIQUE DES HALLES

épaule, l'autre sur son bras, nos flancs proches. Je ne trichais jamais : je ne voyais réellement rien et m'amusaiss beaucoup à être déboussolé dans ce nulle part si peuplé. Il disait à mon oreille, avec sa voix grave et son accent : attention il y a une marche, tourne à droite, tourne à gauche. Je levais le pied, tournais à droite, tournais à gauche. Après c'était son tour.

Quand nous rentrions à Caen rejoindre nos chambres de la cité universitaire, dans le train nous n'avions plus besoin de prétexte : il me disait que je pouvais mettre ma tête sur son épaule et je le faisais.

Dans le jardin des Halles il m'a pris en photo – j'ai 18 ans, grand dadais en loden, grimpé sur l'énorme main de pierre de la sculpture qui se trouve devant l'église Saint-Eustache, et qui depuis a été déplacée : elle regarde aujourd'hui vers l'église et non plus vers l'esplanade. On sent qu'il fait froid. J'ai un bras curieusement rentré dans le manteau au niveau de mon ventre, comme Napoléon.

*

Plus tard, quand j'ai bifurqué vers des études de journalisme, il a fallu trouver un stage et j'ai choisi de le faire au sein d'une rédaction parisienne. Les locaux du journal étaient en plein centre de la ville, près des



Champs-Élysées. Je logeais chez les amis qui voulaient bien me prêter leur canapé, principalement chez l'un d'eux qui venait comme moi de Normandie et qui habitait près de la station La Fourche. Avec lui je découvrais autant le quartier populaire, presque mal famé, juste au nord de la place de Clichy, qui me fascinait par sa vie infinie, jour et nuit, qui me semblait comme un réservoir de je ne savais pas trop quoi encore, mais inépuisable ; que le rythme invivable, contre-nature, qui allait devenir le mien plusieurs années plus tard, celui de la migration quotidienne pour se rendre au bureau. J'avais alors écrit, sur ces deux sujets, un poème que je lui avais offert et qui est je crois le plus vieux texte d'adulte dont j'ai encore conservé la trace.

Métro Fourche

Pour N. A.

À cause des voyages on accède au jeu du temps
les esprits vagues hésitent
on parvient on parvient aux croisements sérieux
des couloirs on revient aux espaces sans toit
le jeu c'est de compter les gens

des trois premières rames je connais tous les
habitués
l'un est coiffeur l'autre est un inspecteur
la série des rameurs à traîner dans les gares
des caristes à Bastille des minets de Clichy



LA TECTONIQUE DES HALLES

on arrive on arrive tous les trains se
rattrapent
des grands quais les odeurs de bouteille
et les trous des pissoirs
on décide à présent d'éviter de s'asseoir

*

Par l'intermédiaire d'une autre de ces amis qui m'hébergeaient alors, j'avais rencontré un garçon qui était devenu mon amant et qui habitait dans la rue des Archives. Nous nous rendions souvent dans les quartiers du centre. Jeune Normand qui devait sentir encore la crème fraîche et les pommes, j'aurais pu écrire tout un livre sur la piscine des Halles. Il y avait un emplacement, en haut des escalators, d'où l'on avait une large vue sur le bassin et où nous nous arrêtions quand nous allions tous les deux au cinéma. J'y regardais avec jalousie les nageurs. Ils étaient ici – c'était le quartier – presque tous des hommes, souvent musclés, et la plupart probablement homosexuels. Je les trouvais beaux et énergiques, pleins de santé. Des idéaux. Nous n'allions jamais nager ; avec mon amant, nous faisons partie du peuple des corps imparfaits, ceux sur qui l'on ne se retourne pas dans la rue, ceux qui sont condamnés à regarder les dieux de l'autre côté de la vitre.





GUILLAUME MARIE

Je ne me rendais pas compte alors que nous jouissions d'un moment privilégié. Car ce simple enchaînement de choses : aller au cinéma, presque main dans la main, choisir un film, même au hasard, acheter un sachet de bonbons, rentrer chez lui, faire l'amour, dormir puis au matin se réveiller ensemble, boire une ou deux tasses de café, en caleçon, et se donner rendez-vous pour la prochaine fois, je n'en avais pas idée à ce moment-là, mais ces simples choses, les garçons qui s'entretenaient dans la piscine rêvaient sans doute d'y accéder un jour. Et peut-être même nous regardaient-ils, du bassin, avec envie.

*

Le ventre de Paris est une image étonnante. La doit-on à Zola ou l'a-t-il empruntée dans ce qui se disait à l'époque ? Pour lui, elle désignait seulement les Halles historiques, celles de Baltard comme on peut encore les voir par exemple dans *Irma la Douce*, et qui n'ont plus rien à voir avec le centre commercial qui a rempli le trou après le départ des pavillons.

On sait que la province commençait tôt du temps où Zola écrivait, et les champs avec des vaches et de très gros légumes étaient là où se dressent aujourd'hui les immeubles de la banlieue. Même République était sans doute un peu excentré. Et pour lui, ce quartier des

